

UN RUSSE BLANC EN TOURAINE

— Historique, régional —

ROMAN

UN RUSSE BLANC EN TOURAINE

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Bernard DE FONCLARE

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-490775-80-4

Première partie

I.

Le premier souvenir que je garde de notre arrivée en ce lieu inconnu, après un voyage exténuant, fut une odeur écœurante d'humidité poisseuse. La pièce qui accueillit notre famille était la cuisine du château et l'endroit, en cette noire soirée de novembre, n'avait rien de chaleureux. Une lanterne éclairait poussivement le local et faisait aux réfugiés que nous étions, des êtres aux visages blafards et las. Je regardais ma mère avec inquiétude. Sa belle figure au profil de médaille s'efforçait de trouver notre point de chute réconfortant mais un tressaillement imperceptible de la commissure des lèvres témoignait de son impatience. Qu'attendions-nous, jetés là par le chauffeur du domaine qui remisait son véhicule dans le garage ? Que la Comtesse nous reçut... Une domestique, aussi effarée que nous, était partie s'enquérir de sa maîtresse et nous avait laissés sur ce carrelage blanc et noir, dégoulinant de l'averse qui nous avait trempés.

Mon frère, assailli par son tic de nervosité, tournait ses yeux dans ses orbites comme le personnage tourmenté qu'il était à ce moment-là. Ses quinze ans auraient pu nous apporter son réconfort. C'était le plus désemparé de nous. Ma sœur, qui venait de fêter sa première dizaine, la tête collée à la hanche de notre mère, cachait son visage de poupée dans les plis du manteau. Et moi, pauvre bougre, dernier rejeton de la nichée, prétendais rassurer mes aînés avec mes huit ans révolus. Voilà comment était composée notre petite troupe d'émigrés russes lancés sur les routes de l'exil, chassés de leurs terres natales par la révolution que l'on n'appelait pas encore « d'octobre ».

Mon père, retenu par un ami à Tours, nous rejoindrait dès que possible. Une fois de plus, il laissait sa progéniture au gré des événements. Il était comme cela, mon papa. Un inconscient qui ne percevait jamais les dangers et les angoisses qui agressaient les siens. Il trouvait dans les vicissitudes du quotidien une source inépuisable de rencontres et de distractions. Pourtant, je l'aimais. Nous l'aimions tous. Nous lui pardonnions de le savoir ailleurs, abrutis de l'affection qu'on lui offrait sans retenue.

Tout de même, grelottants dans nos loques de miséreux, sentant mauvais comme les va-nus-pieds des faubourgs qui finissent par ne plus s'offusquer de leurs propres remugles de déchéance, nous commençons à entrevoir la limite de notre patience. Mes habits me collaient aux bras, aux cuisses et aux fesses et je rêvais d'un bain, un long bain chaud dans notre grande salle d'eau de Kislovodsk. Je succombais aux doux appels des souvenirs heureux et conservais de la gravité de l'instant, les affres de la nostalgie.

Puis les marches de l'escalier de tuffeau résonnèrent d'une lente descente et me ramenaient brusquement sur les terres de Loire. C'était la Comtesse qui venait à la rencontre des échoués. Une femme fluette au visage diaphane encombré d'une paire de lunettes disproportionnée. On sentait que cet artifice lui permettait de se tenir loin de son entourage. Elle s'efforça néanmoins d'être chaleureuse, nous saluant tour à tour. Comme nous n'étions que des enfants et peu enclins à nous rebeller devant un accès de pudeur, elle s'empressa de nous faire quitter nos oripeaux et de les mettre à sécher dans la buanderie voisine. La domestique, à peine plus rassurée qu'à notre arrivée, prenait les vêtements avec dégoût et les jetait sur les fils près d'un gigantesque poêle à charbon qui empestait.

Déballés, en sous-vêtements ou presque, nous suivîmes la maîtresse de maison qui gravissait le colimaçon de service. Celui-ci débouchait sur le palier du premier étage par une petite porte discrète. Je sentais que dans nos rangs, une certaine jubilation prenait forme. Mon frère en avait fini de ses grimaces, ma sœur retrouvait son visage étonné et ma mère laissait son merveilleux sourire irradier de joie sa belle figure. Nous étions au pied d'un magistral escalier de bois qui montait dans les étages. La brutalité de ces formes écrasait le reste. On aurait dit que la succession des marches n'avait pas d'autres buts que de montrer la magnificence de l'endroit. Les murs s'effaçaient devant leur maître. Je m'appliquais à déceler le charme de l'escalier. Il n'y en avait pas. La lourdeur des lignes, les rectitudes des angles et des marches et les teintures couvrant les murs ; tout contribuait à faire de cet endroit le cœur de la bâtisse. La construction de bois écrasait de sa suffisance les pièces qu'elle

desservait. Je réalisais que j'allais avoir des relations tumultueuses avec ce tyran inerte.

Madame de P. nous emmena au deuxième étage, celui réservé au personnel quand le domaine vivait sur un grand pied. Les chambres de bonnes se succédaient. Au nombre de quatre sur un premier côté, au nombre de cinq sur l'autre. Toutes identiques et banales. Mais les lits étaient faits et nous allions enfin dormir dans des draps.

— Voilà, vous allez pouvoir vous changer, annonça la comtesse sans réaliser que nous n'avions rien.

— Mais nous sommes sans bagages, émit doucement ma mère.

Notre hôte parut un moment décontenancée par la remarque puis elle nous conduisit vers une remise située à l'angle du palier. Il y avait là tout un fatras de linge. Des immenses draps de bain empilés sur d'impressionnantes étagères, des chemises de toutes tailles, des jupons rassemblés en gerbes blanches et qui sentaient bon le savon de Marseille et l'opulence. J'étais ébahi par cette profusion de fibres de toutes provenances, de toutes couleurs, bien que le blanc dominât de loin les autres nuances. Et comble de fortune, dans un recoin de ce capharnaüm, se tenait une baignoire. Pas de robinet, seulement un écoulement. Il faudrait, pour se laver, monter de l'eau des cuisines.

Abasourdis par les commentaires de la comtesse qui avait, depuis longtemps, laissé sa lingère maître de cet endroit, nous avions les jambes coupées et la tête saoule. Maman remerciait en balbutiant tout en attrapant ce que lui proposait, d'une manière un peu autoritaire et agacée, la comtesse.

— Tenez ceci, pour votre fille, avec un ou deux points de couture...

— Ah oui, très bien, répondait notre mère, les yeux écarquillés.

— Et ceci pour vos fils. Pour l'un ou l'autre, ils aviseront...

Et le pantalon rejoignait la pile qui montait dans les bras de Maman.

La séance vestimentaire se termina sur un appel de la gouvernante. Le mari de madame demandait son épouse. En une seconde, cette dernière disparut. Elle lança une dernière consigne en quittant la pièce.

— Henriette notre lingère sera là demain à huit heures. Vous verrez les détails avec elle. Bonne nuit, les enfants.

Elle débita sa phrase sans aucune chaleur, avec un ton empressé qui me déplut. Étions-nous plus avancés avec ces étoffes trop grandes ou trop petites, ces hardes propres et fraîches, mais incongrues et conçues pour des adultes ? Toutefois, notre mère était une très bonne couturière. Refaire les ourlets et reprises, elle y pourvoirait ! Son beau sourire avait illuminé son visage et elle était ravie et soulagée de se débarrasser, enfin, de nos guenilles puantes. Sa bonne humeur nous redonna du courage.

Alors, les bras chargés de nos déguisements, elle sortit de la buanderie et poussa du pied la première porte à sa gauche. Ce serait ma chambre et celle de mon frère. Lui comme moi ne souhaitions dormir seul. Il fallait juste attraper un matelas de la chambre voisine pour faire de ce local maussade et sentant le renfermé, un refuge

pour nos angoisses. Ma sœur et ma mère prirent la pièce suivante, mais le lit, un peu plus grand, pouvait supporter deux corps pourvu qu'ils eussent un sommeil calme. Le linge fut réparti sur les lits et chacun tenta de trouver son compte.

Nous parlions à voix basse. Je ne m'imaginai pas affublé de telles étoffes ; les jambes des pantalons ressemblaient à d'énormes tuyaux stupides et les chemises ressemblaient à d'étranges linceuls où le col et les manches disparaissaient dans les plis des toiles. Presque nu, je faisais rire mon aîné en enfilant mes membres maigrelets dans ces tunnels insondables. Je ressemblais à un épouvantail.

Puis je repensais à la baignoire. J'aimais l'eau et ses joies. Je décidai dans ma petite caboche de gosse capricieux que je ne me coucherais pas sans avoir pris un bain. J'en parlais à Luc, mon frère. Il ne m'aiderait pas. Il arrangeait déjà son lit et allait se glisser dans les draps avec sa crasse de vagabond. Vaincu par la fatigue, il s'assit un moment sur sa couverture, dodelinant de la tête, semblant perdu dans cette chambre. Puis il retrouva l'énergie nécessaire pour retirer ses chaussettes et les envoya en direction de l'armoire où il avait abandonné ses derniers vêtements. Affublé d'une chemise trop grande qui lui servait de pyjama, il bascula sur le côté. Il plongea presque instantanément dans un sommeil agité et bruyant.

Toujours obnubilé par mon bain, je mis une sorte de caleçon pour monter à cheval et une liquette invraisemblable qui grattait comme un vieux paillason. Déguisé « comme l'as de pique » aurait dit Maman, je m'aventurais dans l'escalier pour rejoindre les cuisines. Je retrouvai la porte de service que nous avions empruntée lorsque